



HAL
open science

De l'action du territoire sur l'homme

Nicolas Elias

► **To cite this version:**

| Nicolas Elias. De l'action du territoire sur l'homme. 2013. hal-03248826

HAL Id: hal-03248826

<https://hal.science/hal-03248826>

Submitted on 3 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Elias

DE L'ACTION DU TERRITOIRE SUR L'HOMME

Notes sur le livre *Un autre Iran* de Christian Bromberger (Armand Colin, 2013)

in Dipnot, avril 2013, <https://dipnot.hypotheses.org/197>

À lire le livre de Christian Bromberger sur la province iranienne du Gilân (*Un autre Iran*) - terre humide et verdoyante dont les habitants sont les « têtes de turcs » des Iraniens - quiconque connaît la Turquie ne peut s'empêcher d'y reconnaître une singulière parenté avec la « région de la Mer noire » (Karadeniz, désignation commune des montagnes pontiques)¹, comme si « ceux de la Mer noire », les Karadenizli, trouvaient avec les Gilâni une sorte de cousin oriental sur l'autre versant du Caucase. Les similitudes sont étonnantes, à la fois dans la physionomie de ces régions et dans leur relation avec leur pays respectif.

La similitude la plus frappante est d'ordre géographique : deux régions maritimes aux confins septentrionaux du pays, coupées de l'ensemble national par une chaîne montagneuse (la chaîne pontique en Turquie, la chaîne de l'Elbourz en Iran). Ici, la montagne opère selon la méthode du pli, par retournement soudain, et l'on passe dans les deux cas en quelques heures à peine d'une plaine sèche et aride au Sud à une forêt verdoyante et humide au Nord. Qui a pratiqué l'ancienne route caravanière qui relie Bayburt, en Anatolie, à Trabzon, sur la côte de la Mer noire, ne reniera pas cette belle formule d'un consul russe, que cite Christian Bromberger : « Si vous vous trouvez sur le mamelon d'une de nos montagnes, disent les Gilani (...), votre personne se dédouble. Cette moitié de votre barbe qui est tournée vers nous sera moite et sentira le parfum de nos fleurs, tandis que l'autre moitié se tiendra sèche et poudreuse comme les chardons de ces déserts qui s'étendent derrière nos montagnes. » L'humidité est d'ailleurs dans cette affaire un élément déterminant (si l'on dit « qu'au Gilân il pleut treize mois sur douze », les marins étrangers appelaient la région pontique « le pissoir de la Mer noire »). Elle découle d'une exposition commune aux vents maritimes venus du Nord auxquels une chaîne montagneuse vient faire barrage, provoquant précipitations sur le versant Nord de la chaîne, tandis que le versant Sud reste au sec. Ce climat, singulier dans ces pays de plateaux, a évidemment une incidence sur toute une série de facteurs sociaux à commencer par l'activité agricole et, partant, l'alimentation. Gilân et Karadeniz ont de fait une foule de caractéristiques culturelles en partage, que se soit la

¹ Deux désignations, Mer noire (Karadeniz) ou Mer noire orientale (Doğu Karadeniz), qui permettent d'en escamoter une troisième, plus problématique, Lazistan.

monoculture intensive rendue possible par la pluie (du riz au Gilan, du thé en Karadeniz), une manie de construire en hauteur pour éviter l'humidité du sol - et plus particulièrement ces granges sur pilotis, *serender* en Turquie, *telebâr* en Iran -, ou encore la prédominance de la vache dans des pays de moutons, comme le goût pour les luttas de taureau (réduites aujourd'hui au festival annuel de Kafkasör à Artvin pour la Turquie). Ils partagent également une pratique alimentaire qui les distingue de leurs compatriotes : 1) par la consommation de poisson dans un pays de viandes. On compare volontiers l'agitation des Karadenizli à celle des anchois dont ils seraient fous ; 2) par la monoculture de riz (Gilan) ou de thé (Karadeniz) qui les placent en surconsommation de biens pourtant nationaux. Ce second point montre déjà en quoi ces régions isolées géographiquement sont en intense relation de complémentarité avec l'intérieur du pays, d'autant que la monoculture est récente dans les deux cas et imposée par l'Etat pour la Turquie.

Mais ce que démontre Christian Bromberger, c'est que cette ligne de fracture géographique se déploie au-delà des considérations agricoles et culinaires - ou plus exactement à travers eux - dans un type de relation ambiguë avec le reste du pays, qui est d'abord une *relation à plaisanterie*. Le Gilan se tient dans une opposition structurelle avec les plateaux iraniens (qui seraient le cœur culturel du pays), dont il constitue en quelque sorte un « envers » moqué et mis à l'écart. Démonstration tout aussi valable pour la côte de la Mer noire, en opposition à l'Anatolie. Ces provinces septentrionales pensées comme saugrenues et isolées sont ainsi l'objet de quolibets et de blagues circulant dans tout le pays - c'est là le second point de similitude. Cette relation à plaisanterie prend dans un cas comme dans l'autre les trois mêmes formes : 1) la stigmatisation d'un accent régional (les difficultés des Karadenizli avec l'harmonie vocalique représentent en Turquie une source inépuisable de plaisanteries) ; 2) une caricature du physique (le nez long et fin) ; 3) un corpus de blagues sur le « type ethnique » local (le Rashti, soit l'habitant de Rasht, la capitale régionale, pour le Gilan, le Karadenizli ou plus souvent le Laze pour la région de la Mer noire), censé être « niais et naïf ». Christian Bromberger : « On raconte ainsi qu'au début des événements révolutionnaires de 1978-1979, une grande foule se réunit sur la place principale de Rasht pour scander le slogan suivant : « Ou le Chah ou Khomeyni ! » »

Face à cette mise à distance géographique, culturelle et communautaire, ces habitants du Nord pluvieux développent en retour un double discours, à la fois régionaliste *et* nationaliste. Ou, plus exactement, mettent en avant une autre réalité liée à leur position géographique : celle d'une terre de refuge et de permanence historique où prévaudrait *in fine* le modèle national - et c'est là le troisième point de similitude. Christian Bromberger explique finement comment les intellectuels Gilâni mêlent avec talent la revendication d'une résistance aux envahisseurs arabes (et donc à l'islamisation) avec les gages d'une orthodoxie

nationale et religieuse, tout en ménageant également un espace au fait singulier de cette région en marge (la rébellion de Mizrâ Kouchek Khân contre le Chah). Dans les montagnes pontiques, chaque groupe s'arrange selon ses convictions politiques ou ses revendications identitaires mais, à l'échelle régionale le même écheveau a cours : la réalité historique d'une région de culture laze pour l'Est et à l'histoire chrétienne pour l'Ouest (qui fit l'objet d'un éphémère Empire de poche, l'Empire de Trabzon, puis de la volonté d'une République indépendante, la République de Trébizonde, au début du siècle), est l'objet ponctuel de revendications identitaires, mais toujours contrebalancée par la mise en scène de leur ferveur religieuse comme de leur lutte armée contre les envahisseurs Russes (au début du siècle) et contre les indépendantistes kurdes aujourd'hui (omniprésence de la mémoire des *şehit* dont les noms ornent les fontaines, les ponts, les statues). Avec au final l'impression d'une région à géométrie variable, pour tous les goûts : vallée de Turkmènes pour les folkloristes nationalistes turcs (Şalpazarı), ville portuaire de gauchistes et de minoritaires Lazes et Hemşin (Hopa), foyer d'ultranationalistes (Ergenekon), vallée de religieux sunnites (*Ofly hoca*), témoignages de l'histoire chrétienne, présence de grecophones, *mais* religieux et nationalistes... « Ou le Chah ou Khomeyni ! » Les chrétiens orthodoxes (*rum*) de ces montagnes pontiques, exilés en Grèce en 1923, y tiennent le même discours : stigmatisés par leur origine lointaine comme par leur « bizarrerie », ils répondent en brandissant le mythe de l'*akrite* - le garde-frontière byzantin luttant contre les invasions - et en vantant leur dialecte grec qui seraient plus proche de la *koinè* antique que le grec moderne. Être à la fois dehors et dedans, profondément singulier et éminemment national, c'est le pari réussi de ces régions stigmatisées. Marginalité inclusive, au strict opposé de la différence exclusive que représente, en Turquie comme en Iran, la lutte armée des mouvements kurdes (ce qu'un Laze expliquait ainsi : « Nous, nous sommes Lazes *mais* Turcs, alors qu'eux ils sont Kurdes et donc pas Turcs »). D'autant que l'on pourrait reprendre à l'envers cet équilibre fragile (être dehors mais dedans). Car ce qu'ont en commun le Gilân et la Mer noire orientale, c'est à la fois une identité régionale forte (une des plus fortes de ces pays, même si cela passe par une stigmatisation) *et* un melting-pot ethnique irréductible : pour le Gilân : Gil-e mard, Gâlesh, Tâlesh, Turcs azéris, Turkmènes, Kurdes ; pour les montagnes pontiques : Turkmènes, « grecophones », Lazes, Hemşin, Gürcü. Le cliché d'exclusion, le regard de l'autre, seraient alors le ferment nécessaire à la cohésion régionale.

On admettra à ce stade de la démonstration qu'à n'en point douter les Karadenizli sont les Gilâni des Turcs et les Karadenizli les Gilâni des Iraniens. Comble de la similarité, les deux régions sont aujourd'hui redécouvertes par le cinéma de leur pays respectif, attiré par ces paysages verdoyants de solitude (on citera les films de Abbas Kiarostami ou *À propos d'Elly* d'Asghar Farhadi pour l'Iran, *Sonbahar* de Özcan Alper ou *Bulutları Beklerken* de Yeşim Ustaoglu pour

la Turquie). Mais, une fois la ressemblance établie, ce sont les différences qui frappent - d'autant qu'elles se logent au cœur même des similitudes constatées, et principalement la relation à plaisanterie.

Les relations à plaisanteries vécues par les Karadenizli et les Gilâni diffèrent par deux aspects : par leurs auteurs et par leurs objets. Elles diffèrent *par leurs auteurs* : si les Karadenizli sont, comme les Gilâni, sujets à quolibets dans tout le pays, ils n'en sont pas moins (différence de taille) eux-mêmes auteurs de ces blagues, premiers propagateurs d'un humour réflexif (en témoigne aujourd'hui les nombreux recueils de blagues publiés dans la région). Georges Dumézil, qui n'avait pas une propension particulière au genre et se serait volontiers contenté de quelques épopées, a recueilli dans la région un vaste corpus de *fikra* et aucune légende digne de ce nom.

Les relations à plaisanteries diffèrent en second lieu *par leurs objets*, au-delà d'une commune réputation d'idiotie. « Niais et naïfs, les Rashtis sont surtout réputés pour leur indolence sexuelle, leur couardise, tandis que leurs femmes le sont pour leur frivolité, leur propension à l'adultère dans un climat de complicité tacite avec leur mari » écrit Christian Bromberger, qui ajoute qu'ils sont supposés inaptes aux travaux physiques. A l'inverse les Karadenizli sont réputés brusques, belliqueux (d'où la peur qu'ils inspirent : idiots *et* armés !) et leurs femmes laborieuses. (Pour ce qui est du cas spécifique des femmes, je serai porté à croire qu'il est fonction du regard porté sur les hommes, le constat dressé par Christian Bromberger étant sensiblement le même : un important travail physique des femmes dans les champs et (donc ?) une crispation moindre sur le *namus*). On comparera ces deux histoires, l'une citée par Christian Bromberger, l'autre recueillie par Georges Dumézil. Histoire de Rashti :

« Un Rashti rentre chez lui. Que voit-il ? Un homme en train de coucher avec sa femme ; il sort un pistolet de sa poche et dit à l'intrus : « Je tire » ? Le coupable n'a pas d'échappatoire et répond, résigné : « Tire » Le Rashti se ravise : « Ah ! oui, je te vois venir ; tu veux que je te tire dessus pour, après, aller porter plainte à la police ! ».

Histoire « Laze » :

« Tandis qu'il descend à la ville, un Laze voit en chemin un poirier dont les fruits sont bien mûrs. Alléché, il monte à l'arbre et commence à se servir. De loin, le propriétaire de l'arbre le voit, court dans sa direction avec des pierres et commence à insulter toute sa famille : « Ta mère, ton père... ». Le Laze, de peur, se jette à bas de l'arbre et s'enfuit. Quand il arrive à la maison, il raconte ce qui lui est arrivé : « J'ai vraiment eu chaud, un peu plus il injurait ma femme, dit-il, et j'étais été obligé de le tuer ! »

Or là encore, on pourrait émettre l'hypothèse d'une incidence géographique. A cette réputation d'indolence, Christian Bromberger avance une explication intéressante, celle d'une région exempte des vendettas qui ont cours sur le plateau voisin. Il s'appuie sur l'analyse des « sociétés d'hostilités » par l'anthropologue Jacob Black-Michaud, qui pose deux conditions à leur apparition : 1) une conscience aiguë de la rareté des biens disponibles, qu'ils soient physiques (ressources naturelles) ou symboliques (prestige), 2) « de fortes traditions collectives dans la gestion des ressources ». Deux conditions qui ne trouvent pas écho au Gilân. La plaine arable entre la chaîne de l'Elbourz et la Mer caspienne est un espace ouvert, de circulation. La riziculture qu'elle permet est avant tout une histoire de famille, comme l'était au siècle dernier l'élevage des vers à soie. Or cette plaine, cet espace de circulation et de culture entre la montagne et la mer, est exactement ce qui est absent en Mer noire orientale - ici, mises à part quelques criques où se logent les villes de la côte, l'espace est entièrement montagneux. Espace fermé, divisé en vallées escarpées, rétif à l'agriculture extensive, il produit une grande conscience de la rareté des ressources (l'exil y est un leitmotiv de tout le siècle écoulé) et une forte tradition collective (on citera en vrac les *kooperatif*, les *dernek*, la pratique de l'*imece*, le système de parentèle et l'ancien système d'*ağalık*, mais également, et plus improbable, ces grandes danses en ronde qu'on y pratique). Et la violence organisée, la vendetta ou le port d'armes généralisé avaient cours il y a peu encore. Si l'on suit le raisonnement de Jacob Black-Michaud, ce système territorial aurait maille à partir avec l'hostilité qui y régnait, et donc avec la réputation de violence qui entache le cliché du « Laze ». De la même manière, cette organisation en vallées closes comme la proximité radicale de la côte et de la montagne (sans ce sas que forme la plaine) qui fait de chaque voisin un étranger, pourrait expliquer cette appropriation de l'humour : on se moque du voisin, celui de la vallée d'à côté ou du village du haut, du « crétin des Alpes » ou du « gavot », pour reprendre un mot d'un autre terrain de Christian Bromberger (la Provence).